NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

67.2 Nº 1 1945

Le Père Joseph Maréchal (1878-1944)

Auguste GRÉGOIRE (s.j.)

p. 87 - 95

https://www.nrt.be/it/articoli/le-pere-joseph-marechal-1878-1944-2951

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

LE PERE JOSEPH MARÉCHAL (1878-1944)

Le 11 décembre dernier, le P. Maréchal s'éteignait doucement à Louvain. Il était né à Charleroi, le 1er juillet 1878. Après de brillantes études au Collège du Sacré-Cœur, il entra dans la Compagnie de Jésus, à l'âge de 17 ans. Il ne fut pas admis sans difficulté. La faiblesse de sa santé inspirait des doutes sur son aptitude aux études et aux ministères de l'Ordre. Après bien des hésitations, on l'accepta en considération de ses qualités morales : s'il ne pouvait pas faire autre chose, il donnerait du moins pendant quelques années l'exemple des vertus religieuses. Les Supérieurs ne pouvaient guère prévoir, à cette époque, que, pendant 49 ans, le P. Maréchal serait aussi un modèle de travail.

Son noviciat terminé, le jeune religieux passa un an à Tronchiennes, où il devait parfaire sa formation littéraire. C'est là que la Providence mit sur son chemin un homme dont la direction ferme et éclairée devait avoir une influence si considérable sur sa vie. Jugeant que ses maux de tête continuels lui interdisaient toute étude, les Supérieurs l'employaient au jardin, à des travaux faciles. Vers le milieu de l'année scolaire, arriva, comme directeur spirituel des juvénistes, le R. P. Janssens. Une longue pratique du gouvernement avait donné à ce dernier une grande expérience. L'état de santé du P. Maréchal ne l'émut pas particulièrement ; il lui déclara sans ménagement que la vie qu'il menait n'était pas celle d'un étudiant de la Compagnie ; qu'il pouvait, sans danger, s'appliquer à l'étude, avec modération certes, mais sérieusement. Notre étudiant fut d'autant plus facile à convaincre, que ces directives correspondaient à ses sentiments personnels.

L'année suivante, le P. Maréchal abordait l'étude de la philosophie. Les dispositions qu'il montra pour les études spéculatives le firent destiner à l'enseignement de la psychologie. L'idée qu'il se faisait, dès cette époque, d'un professeur d'enseignement supérieur lui interdisait de restreindre son horizon intellectuel à la matière qu'il aurait à enseigner. Aussi, sa philosophie terminée, il suivit, à l'Université, les cours de sciences naturelles. Il jugeait, à cette époque, que c'étaient là les études qui le prépareraient le mieux à sa carrière. Plus tard, il ex-

prima souvent le regret de ne pas avoir choisi plutôt les mathématiques. Il étudia, en même temps, la psychologie expérimentale et la psycho-pathologie. Quoi qu'il en ait dit, cette formation le préparait merveilleusement à ce qui fut l'œuvre de sa vie, la psychologie des mystiques.

Après sa théologie et sa troisième année de probation, il revint à Louvain, où, en attendant que sa chaire de psychologie soit libre, il enseigna, jusqu'en 1914, la biologie et la psychologie expérimentale. De cette époque datent les principaux articles de vulgarisation scientifique parus, sous son nom, dans la Revue des Questions Scientifiques et ailleurs (1). Les titres de ces articles renseignent suffisamment sur leur contenu. Quel que soit leur intérêt, ils ne peuvent pas être considérés comme une partie essentielle de la véritable œuvre du P. Maréchal. Il en va tout autrement de trois mémoires, publiés alors aussi, dans diverses Revues, et dont la réunion devait former plus tard le Tome I des « *Etudes sur la Psychologie des Mystiques* ». Ils y sont reproduits sans changements notables, sinon que l'ordre chronologique a fait place à l'ordre logique.

A qui aborde l'étude des phénomènes religieux, des faits mystiques en particulier, se pose nécessairement une question préalable : de tels phénomènes peuvent-ils faire l'objet d'une science positive ; quelle est la légitimité de la méthode empirique appliquée en cette matière ? quelle peut être la valeur des

---

(1) — Ontogénèse et Phylogénèse. R.Q.S. 1907.
— Pour faciliter la lecture des travaux récents de Physiologie générale.
I. — Les Colloïdes. R.Q.S. 1910.
II. — Enzymes et Catalyseurs. 1911.
III. — Antigènes et anticorps. 1911.
— Orientations nouvelles dans l'étude du métabolisme animal. 1913.
D'autres articles sont un peu plus anciens :
— L'individualité dans le règne organique. 1903.
— Ueber die morphologische Entwicklung der Chromosomen im Keimbläschen des Selachireies. Ant. Anz. Bd 25, 1904.
— Ueber die morphologische Entwicklung der Chromosomen im Teleostierei (mit einem Zusatz über das Ovarialei von *Amphioxus lanceolatus* und *Ciona intestinalis)*. Ibid. Bd 26, 1905.
— En collaboration avec le P. De Sadeleer, il fit paraître une étude sur « Le premier développement de l'ovocyte I chez les Rajides. *La Cellule*, 1910.
— Sa *Thèse* « Sur l'ovogénèse des Sélaciens et de quelques autres Chordates » avait paru, dans le même recueil, en 1907.
— Conflits de faits et conflits de tendances. R.Q.S. 1906.
— Autour de la génération spontanée. Le Radium et la vie. R.Q.S. 1906.

conclusions d'une telle étude ? C'est à ce problème qu'est consacré le premier article : « *Science empirique et Psychologie religieuse* » (2). On y trouve, en quelques pages d'une densité remarquable, toute une philosophie de la science expérimentale, son application à la psychologie religieuse, et une critique, large et compréhensive, des essais tentés depuis un demi-siècle par les différents philosophes non-catholiques, qui ont exploré ce terrain.

Le second article, « *A propos du sentiment de présence chez les profanes et chez les mystiques* » (3), offre, à notre avis, un intérêt tout particulier. Comme on le verra, le principe invoqué par le P. Maréchal pour résoudre le problème ici posé, est celui-là même qui domine toute son œuvre philosophique. Dans les états mystiques les plus élevés, Dieu est immédiatement présent à l'âme ; c'est ainsi du moins que les mystiques interprètent leur expérience. Est-ce là une illusion ? Pour en juger, il faut que nous puissions distinguer la perception d'une présence réelle de ce qui ne serait qu'hallucination ou pure représentation imaginative. Généralement, les psychologues considèrent le jugement de présence comme un acte dérivé. La question se pose alors de savoir quel caractère s'ajoute à la représentation pour en faire une perception du réel. Formulé en ces termes, le problème paraît insoluble. Le P. Maréchal en renverse les termes : au lieu de chercher comment le réel sortirait de l'irréel, l'affirmation du doute, l'objectif du subjectif, il voit s'il ne serait pas plus simple, — et, pour tout dire, plus logique — de poser en fait primitif le *réel*, l'*affirmation* et l'*objectif*, et de chercher comment ce fait se dégrade en *irréel*, en *doute* et en *subjectif*. Ce point de vue n'a pas seulement l'avantage de grouper les faits d'observation sans postuler autre chose que les lois primordiales de l'esprit ; il s'harmonise encore en perfection avec les principes d'une psychologie plus générale. La réaction spontanée de l'intelligence humaine sur la donnée sensible, le premier mouvement intellectuel est une affirmation inconditionnée d'*être*, un *jugement de réalité* au sens illimité du mot, et cela, parce que l'intelligence humaine n'est pas un simple miroir reflétant passivement les objets qui passent à sa portée, mais une activité orientée, dans son fond le

(2) Paru d'abord dans les *Recherches de Sciences Religieuses*, 1912.
(3) *Revue des Questions Scientifiques*, 1908-1909.

plus intime, vers un terme bien défini, l'Être, le Vrai, le Bien absolu.

Le troisième article a pour objet de découvrir « *Quelques traits distinctifs de la mystique chrétienne* » (4), c'est-à-dire ce qui distingue, non seulement ontologiquement, mais même au point de vue phénoménal, la mystique orthodoxe d'autres états qui présentent avec elle certaines analogies.

Au début de la guerre, le P. Maréchal fut appelé à rejoindre à Romiley, près de Manchester, les jeunes religieux qui, au moment de l'invasion, avaient été envoyés en Angleterre. Il devait leur enseigner la logique, la critique et la métaphysique générale. Ce cours de critique fut l'origine de son grand ouvrage : « *Le Point de départ de la Métaphysique* ». La mobilisation de ses élèves, en 1915, lui ayant rendu la liberté, il revint à Louvain, où il consacra les trois dernières années de la guerre à mettre au point et à développer ce qui n'était jusque là qu'une ébauche. Ce travail devait aboutir à un ouvrage en deux volumes qui, pour des raisons indépendantes de sa volonté, ne furent pas publiés. Tenant compte des remarques que lui firent des amis, qui avaient lu son manuscrit, il remania profondément son texte, et, en 1922, parut le premier Cahier, bientôt suivi du deuxième et du troisième.

Le sous-titre général de l'ouvrage, « *Leçons sur le développement historique et théorique du problème de la connaissance* », en précise la nature et l'objet. L'examen des divers systèmes, proposés depuis l'antiquité, permet de constater qu'ils oscillent autour d'une position d'équilibre, qui est celle d'Aristote et de S. Thomas. Le réalisme critique de ces derniers, — c'est ainsi qu'il convient de caractériser leur doctrine — évite les écueils auxquels se heurtent toutes les philosophies, qui, à la manière du scepticisme, du platonisme, de l'empirisme et du rationalisme, accordent trop ou trop peu de valeur à la raison humaine.

Le P. Maréchal insiste davantage sur la philosophie critique, à laquelle il consacre le 3e Cahier en entier. Il nous fait assister à la naissance du problème, puis il analyse le contenu des trois « Critiques ». La part la plus large est faite, cela va de soi, à la « Critique de la Raison pure ». A l'occasion,

(4) *Revue de Philosophie*, 1912.

certaines analogies intéressantes entre scolastique et kantisme, dissimulées sous une différence de terminologie, sont soulignées. Ce n'est pas que le P. Maréchal fasse de Kant un scolastique méconnu. Il dénonce, au contraire, vigoureusement son erreur véritable, l'*agnosticisme*. Kant estime évident qu'une métaphysique, c'est-à-dire une connaissance objective des noumènes, ne pourrait être constituée par la raison spéculative sans une véritable *intuition intellectuelle* des objets. Le P. Maréchal ne croit pas que l'absence de cette intuition entraîne la négation de la connaissance des noumènes. Kant lui-même, dans la *Critique de la Raison pratique*, a montré que dès noumènes, — Dieu, l'être libre — acquéraient une valeur objective comme conditions de l'exercice de la raison pratique ; « supposons que l'on puisse montrer que les postulats de la raison pratique — tout au moins l'Absolu divin — sont également des « conditions de possibilité » de l'exercice le plus fondamental de la raison théorique, nous voulons dire de la *fonction même par laquelle la raison théorique se donne un objet dans l'expérience* : on aurait alors fondé la réalité objective de ces postulats sur une « nécessité » appartenant au domaine spéculatif. D'autre part, faute de contenu intuitif métasensible, ils ne nous livreraient pas le concept *propre* et *direct* des objets transcendants, dont pourtant, par un biais, ils nous dévoileraient l'existence nécessaire » (5). Or l'analyse de l'objet de connaissance montre que la donnée sensible ne devient objet qu'en s'insérant dans la tendance de l'intelligence vers l'Absolu ; la relation à l'Absolu est donc un élément intrinsèquement constitutif de l'objet comme tel, au lieu d'être simplement surajoutée aux objets déjà constitués, comme le pensait Kant. Le dynamisme intellectuel permet donc d'échapper aux conclusions agnostiques de la Critique, sans verser toutefois dans le platonisme.

Pour prévenir les malentendus qui commencèrent à se faire jour après la publication du 3e Cahier, le P. Maréchal voulut faire connaître sans plus tarder sa propre pensée ; il remit donc à plus tard la rédaction du 4e Cahier, et fit paraître le cinquième. Celui-ci comprend deux parties bien distinctes, et il convient de s'en souvenir, sous peine de fausser complètement la pensée de l'auteur. Le Livre III seulement, le quart à peine

(5) Cahier III, p. 237-238.

du Cahier, est consacré à la réfutation de Kant, suivant le plan esquissé plus haut. L'objet principal de ce volume est l'exposé de la théorie thomiste de la connaissance, en dehors de toute préoccupation polémique. Sans doute, le P. Maréchal trouve-t-il, chez S. Thomas, les principes qui lui permettront de dépasser Kant ; mais, dans sa pensée, ces principes ont leur valeur propre, indépendamment de cette utilisation, somme toute contingente. La lecture de cette partie de l'ouvrage est quelque peu pénible ; cela tient au grand nombre de textes qui ont dû être cités et commentés. La rédaction primitive, celle qui n'a pas paru, était autrement facile et élégante. Ce qui caractérise l'exégèse du P. Maréchal, c'est qu'il cherche la vraie pensée du Docteur Angélique sous les métaphores, dont nous ne pouvons nous passer quand nous parlons de réalités spirituelles, mais dont on se contente trop souvent.

Les années qui virent ces publications furent celles où le P. Maréchal dépensa la plus grande activité. Il devait mener de front ses travaux d'écrivain et ses devoirs de professeur. En 1919, en effet, il avait pu enfin inaugurer le cours de psychologie auquel il s'était préparé depuis si longtemps. Quelques années plus tard, il était aussi chargé du cours d'histoire de la philosophie moderne. Le Tome I du *Précis d'histoire de la Philosophie moderne*, (1933), le seul qui ait paru, reproduit la première partie de ces leçons *(De la Renaissance à Kant)*. La pratique de l'enseignement avait convaincu l'auteur que la surcharge encyclopédique présente infiniment plus d'inconvénients que d'avantages. Aussi, a-t-il voulu faire de son cours un instrument de formation pour la pensée. En conséquence, la préférence y est généreusement donnée à un petit nombre de « classiques », à ceux-là surtout dont la pensée garde une actualité impérissable. Pour faciliter aux étudiants l'accès des grandes philosophies de la période moderne, elles leur sont présentées sous l'angle qui en assurait le mieux une vue exacte. Le jeune travailleur trouve dans cet ouvrage les cadres d'ensemble dont il a besoin pour s'orienter, et, sur chaque milieu et chaque philosophe, une bibliographie assez large pour lui permettre de pousser ses recherches dans les directions les plus variées.

Malheureusement, l'enseignement du P. Maréchal ne fut pas de longue durée. Brusquement, son état de santé empira ; une angine de poitrine était venue s'ajouter aux névralgies et aux

dans leurs pérégrinations à travers le pays, il se retira à Louvain, où il se remit au travail avec un courage admirable. Tout était à refaire, et cela, avec des instruments de travail réduits (7). Malgré ces difficultés, il avait encore accepté de composer, pour une Collection française, un livre sur la mystique, auquel il travaillait au moment de sa mort.

Rappelons qu'en 1938 le Prix décennal de Philosophie lui avait été décerné pour l'ensemble de son œuvre philosophique.

Cette œuvre reste inachevée (8).

Devons-nous le regretter ? S'il est vrai que rien ne vaut un seul acte de charité, nous devons reconnaître que le P. Maréchal a choisi la meilleure part. Ce qui l'a empêché, en effet, de finir ses ouvrages, ce n'est pas tant la maladie et la perte de ses notes que sa charité. S'il a pu fournir une somme de travail, dont restent étonnés et émerveillés ceux qui connaissaient ses infirmités, c'est qu'il se faisait un devoir d'utiliser au mieux les instants de répit que lui laissait la maladie. Mais ce temps, si précieux pour lui, il en était prodigue, quand il s'agissait de rendre service. Dieu seul sait le nombre de ceux qui recoururent à lui, pour obtenir un renseignement, un conseil, une direction. Tous étaient reçus, je ne dirai pas à bras ouverts — le Père était naturellement timide et réservé — mais avec une bienveillance, dont on sentait que toute arrière-pensée était exclue. On eût dit que le P. Maréchal n'avait rien autre chose à faire que de vous écouter et vous éclairer. Ce n'était pas seulement au philosophe et au savant que l'on s'adressait ; ses études, et surtout son jugement droit, sa finesse psychologique en faisaient un directeur de conscience hors pair ; dans des cas difficiles et délicats, on recourait volontiers à lui. Sa serviabilité s'étendait bien au delà de ceux qui pouvaient l'approcher ; sa correspondance était volumineuse ; aucune lettre à lui adressée ne demeurait sans réponse. Nul directeur de revue, en mal de copie, ne fut jamais laissé dans l'embarras. Le P. Maréchal était vraiment tout à tous. Naturelle-

(7) La Bibliothèque de l'Université avait été incendiée en même temps que celle d'Eegenhoven, et, d'autre part, la Bibliothèque du Collège de Louvain, privée de sa section philosophique lors de la fondation du scolasticat d'Eegenhoven, répond aux besoins des théologiens plus qu'à ceux des philosophes.

(8) Le P. Maréchal laisse plusieurs manuscrits, qui seront sans doute publiés, entre autres la rédaction définitive de la première partie du 4e Cahier.

ment, ses collègues et ses élèves étaient les premiers à bénéficier de son savoir et de son expérience. Il prenait une part sincère à leurs succès ; il leur prodiguait les encouragements ; il semblait qu'à ses yeux leurs travaux eussent beaucoup plus d'importance que les siens propres.

Loyal comme il l'était, il devait sans doute souffrir des soupçons, parfois injustes, dont il fut l'objet à certaine époque. Sa charité couvrait tout ; il ne parlait jamais de ses contradicteurs qu'avec la plus grande bienveillance, où perçait parfois, il est vrai, une fine pointe d'ironie, que seuls ses intimes pouvaient percevoir.

Sa patience n'édifiait pas moins que sa charité. Personne ne l'entendit jamais se plaindre de ses infirmités, ni des limites qu'elles imposaient à son activité. Il acceptait ces épreuves avec une simplicité d'enfant. Il craignait d'importuner ses confrères ; il lui arriva de rester plusieurs jours au lit sans avertir personne de son indisposition, et si quelqu'un lui imposait ses services, il les acceptait avec reconnaissance, sans doute, mais avec confusion.

Le P. Maréchal n'était pas de ces hommes auxquels s'appliquent ces paroles : « Faites ce qu'ils vous disent, mais ne suivez pas leurs exemples ». La vérité qu'il a enseignée, aussi bien dans ses ouvrages que dans les retraites qu'il a prêchées, il l'a vécue. Sa piété était profonde. Si, toute sa vie, l'étude des mystiques l'a attiré, ce n'est pas uniquement parce qu'il trouvait là un beau thème à analyses psychologiques, c'est qu'il y avait une sorte d'affinité entre son âme et celles de ses héros. Cette union continuelle à Dieu, qui se trahissait dans toute son attitude, permet seule de comprendre que le P. Maréchal soit resté, jusqu'à la fin, étonnamment jeune d'esprit et de cœur, malgré la vie qu'il menait, retirée et vide apparemment de toute satisfaction terrestre.

Le P. Maréchal mourut comme il avait vécu, doucement, simplement. La maladie qui l'emporta dura à peine deux ou trois jours. Cette fin fut celle qu'il aurait sans doute souhaitée, dans son souci de ne déranger personne. Ceux qui l'ont connu le regretteront vivement, mais surtout ils conserveront, comme un précieux encouragement, le souvenir des exemples de travail, d'abnégation et de charité qu'il leur donna.

Auguste GRÉGOIRE, S. I.